

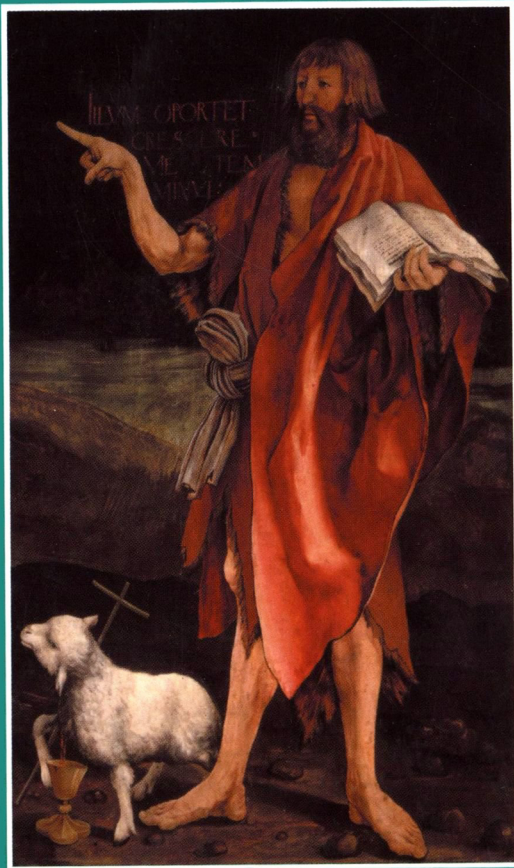
HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Sous la direction de

J.-M. Mayeur - Ch. (†) et L. Pietri - A. Vauchez - M. Venard

7

De la réforme à la Réformation
(1450 - 1530)



Desclée

HISTOIRE DU CHRISTIANISME

HISTOIRE DU CHRISTIANISME
des origines à nos jours

sous la direction de
JEAN-MARIE MAYEUR, CHARLES (†) et LUCE PIETRI,
ANDRÉ VAUCHEZ, MARC VENARD

tome VII

DE LA RÉFORME
À LA RÉFORMATION
(1450-1530)

sous la responsabilité de
MARC VENARD

avec la collaboration de

VIVIANE BARRIE-CURIEN, ALAIN DUCELLIER, ANDRÉ GODIN, JERZY
KŁOCZOWSKI, FRANÇOIS LAPLANCHE, MARC LIENHARD, ALAIN
MILHOU, ADRIANO PROSPERI, FRANCIS RAPP, DOMINIQUE RIGAUX

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre*

DESCLÉE

Collaborateurs du tome VII

Viviane BARRIE-CURIEN, professeur d'histoire moderne à l'université de Reims.

Alain DUCELLIER, professeur d'histoire médiévale à l'université de Toulouse-Le Mirail.

André GODIN, directeur de recherche au C.N.R.S.

Jerzy KŁOCZOWSKI, professeur à l'université catholique de Lublin.

Marc LIENHARD, professeur d'histoire du christianisme, doyen de la faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg.

Alain MILHOU, professeur de civilisation hispanique et hispano-américaine à l'université de Rouen.

Francis RAPP, membre de l'Institut, professeur émérite à l'université de Strasbourg.

Dominique RIGAUD, chargée de recherche au C.N.R.S.

Marc VENARD, professeur d'histoire moderne à l'université de Paris X-Nanterre.

Pour les éditions Desclée :

Pierre-Marie DUMONT, directeur général.

André PAUL, directeur littéraire.

Isabelle GALMICHE, secrétariat d'édition.

Aneta BASSA, indexiste.

Sophie PETIT, secrétariat.

Avant-propos

par Marc VENARD

Avec le tome VII de l'*Histoire du christianisme*, nous quittons l'ensemble des volumes consacrés au Moyen Âge pour entrer dans la période dite moderne. Quel sens cette périodisation, conçue dans la perspective d'une histoire générale de l'Europe, sinon du monde — et de toute façon fort contestable —, peut-elle revêtir par rapport à notre objet? N'est-elle que de pure convention?

Tour à tour, la chute de Constantinople, la découverte de l'imprimerie ou le premier voyage transatlantique de Christophe Colomb (sans parler d'autres événements de moindre portée) ont été considérés comme des tournants de l'histoire de l'humanité. Plus personne aujourd'hui n'ose les tenir pour radicalement novateurs. Mais, même s'ils l'étaient assez pour justifier que nous prenions le milieu du xv^e siècle pour point de départ, serions-nous autorisés à englober dans un même ensemble les trois siècles qui mènent au milieu du xviii^e siècle? Il nous semble que oui¹.

Nul ne peut nier, en effet, qu'il s'agit d'une période particulièrement intense de l'histoire du christianisme. Jamais peut-être, en terre chrétienne, la vie des hommes ne fut à tel point pétrie de religion. Dans les guerres comme dans la paix, dans les révoltes comme dans la soumission, dans les voyages lointains comme au foyer domestique, dans la cité comme au travail, dans les croyances comme dans la morale, l'étendard du Christ est constamment brandi². Les signes de Dieu enveloppent l'existence tout entière, dans le quotidien comme dans l'extraordinaire³.

Des historiens, et très spécialement ceux qu'inspirait le marxisme, ont pu soutenir que les passions religieuses qui ont agité notre époque n'étaient que l'habillage culturel des conflits humains; un langage sous lequel il conviendrait de décrypter la naissance chaotique de la nation, du capitalisme ou de l'État⁴. Cette interprétation n'est pas de celles qui s'évacuent d'une chiquenaude, et nous ne prétendons pas ici trancher un débat qui relève de la philosophie autant que de l'histoire. Qu'on ne nous accuse donc pas de chercher une mauvaise échappatoire si nous nous contentons de rappeler cette

1. Cette période est à très peu près celle qu'a embrassée John BOSSY dans son petit livre fort suggestif *Christianity in the West, 1400-1700*, Oxford, 1985.

2. P. DENIS, *Le Christ étendard. L'Homme-Dieu au temps des réformes (1500-1565)*, Paris, 1987.

3. *Les signes de Dieu aux xvi^e et xvii^e siècles* (colloque de Clermont-Ferrand 1990), Clermont-Ferrand, 1993.

4. Cette interprétation peut se suivre de Friedrich ENGELS, *La Guerre des Paysans d'Allemagne*, 1^{re} éd. en 1850, jusqu'à Lucien GOLDMANN, *Le Dieu caché*, Paris, 1955 (à propos du jansénisme) et au-delà.

sentence de Lucien Febvre : « À révolution religieuse, il faut chercher des causes religieuses⁵. » Même si nos analyses n'apportent pas la clé métaphysique de l'histoire, elles ne sont pas moins l'étape par laquelle il est indispensable de passer pour approcher de la vérité.

Vu de très haut, un des caractères de notre période est d'abord une certaine rétraction du christianisme sur l'Europe. Chassé par l'islam de l'Afrique du Nord, fortement amoindri dans le Proche-Orient, et assujéti dans les Balkans, le monde chrétien commence par s'identifier à ce petit cap de l'Asie dans lequel l'Église latine impose sa prépondérance. Mais cet espace réduit est le théâtre d'un processus étonnant d'intensification religieuse que la Réformation n'a fait qu'accentuer. On ne se contente plus d'exiger des chrétiens qu'ils croient implicitement ce que croit l'Église et qu'ils se soumettent vaille que vaille à ses lois ; on veut que chacun ait une conscience explicite de ce qu'il croit et puisse éventuellement en rendre raison, et cela d'autant plus qu'on veut en outre, dans une Église qui a éclaté, forger à tout chrétien une identité confessionnelle. Le processus est si neuf et si fort qu'un historien n'a pas craint de le présenter comme la « christianisation » succédant à un Moyen Âge chrétien de « légende⁶ ». Il s'accompagne de terribles affrontements dans lesquels le fracas des armes sert trop souvent d'argument théologique. Mais il comporte aussi un énorme effort de prédication et d'enseignement dont les missions intérieures du xvii^e siècle, en terre catholique, sont sans doute la forme la plus élaborée. Et tout cela représente une tension morale de tous les instants qui, des responsables des Églises, descend jusqu'au moindre fidèle invité à la lecture quotidienne de la Bible et à la pratique de l'examen de conscience.

À cette chrétienté menacée de repli sur elle-même, l'époque que nous étudions ouvre deux grandes échappées. L'une vers des terres lointaines, que les navigateurs européens découvrent à la fin du xv^e siècle, et sur lesquelles Espagnols et Portugais, puis Hollandais, Anglais et Français vont étendre ensuite leur commerce ou leur empire. Ce sont aussitôt des terres d'expansion du christianisme, selon des méthodes fort variées sur lesquelles on ne saurait porter trop vite des jugements anachroniques. Baptiser les Indiens en masse tout en les asservissant, enlever et déporter des esclaves noirs en prétendant en faire des chrétiens, c'est assurer, pense-t-on, leur salut éternel : le *cogit intrare* a pesé très lourd sur cette période. Mais face aux grandes civilisations de l'Asie, les chrétiens, par nécessité, ont été plus respectueux, même si la rencontre un moment prometteuse a été presque entièrement manquée. Enfin, les populations européennes qui s'en vont coloniser des terres d'Amérique y transportent leurs modes propres de christianisme, voire leurs utopies, qui connaîtront sur ce continent un puissant développement.

On ne peut évoquer cette échappée lointaine de la chrétienté latine sans citer le nom des Jésuites, dont l'histoire s'identifie pratiquement avec celle de notre période — surtout si l'on tient compte du fait que la mystique ignacienne s'enracine dans la

5. Cité par J. DELUMEAU, *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris, 1965, p. 278. Ce que L. Febvre écrit des « révolutions religieuses », en pensant à la Réformation, vaut selon nous pour tous les phénomènes religieux.

6. J. DELUMEAU, *Le Catholicisme entre Luther et Voltaire*, 1^{re} éd, Paris, 1971, 3^e partie, ch. 3 et 4.

devotio moderna du xv^e siècle. De sa pré-naissance à sa suppression au troisième quart du xviii^e siècle, la Compagnie de Jésus a joué un rôle qui en fait presque toujours, qu'on le veuille ou non, l'aile marchante ou la force la plus significative du christianisme. Cela est vrai en tout cas dans la seconde échappée qu'il me reste à évoquer, l'échappée vers Dieu.

Notre période est, pour l'Occident, celle qui a connu le plus haut développement de la mystique. Et il est remarquable de voir celle-ci fleurir successivement dans un pays puis un autre, comme s'ils se passaient le relais, en même temps que l'imprimerie permet à chaque maître spirituel d'atteindre un nombre incalculable de disciples. Cette mystique, à notre point de départ, est d'abord flamande, puis italienne et espagnole, ensuite française, et finalement anglaise et allemande. Ce n'est pas le lieu ici d'en mentionner les phares, mais remarquons qu'elle transcende, au xvii^e siècle et au début du xviii^e, les frontières confessionnelles. Elle traduit la quête passionnée de la présence divine, du cœur à cœur immédiat et personnel avec Jésus-Christ, chez des chrétiens pour qui le sens d'une eschatologie collective s'est en grande partie effacé.

Néanmoins, le christianisme se vit toujours, peut-être même plus que jamais, dans un environnement social. De sorte qu'aux sommets de l'expérience et de la littérature mystiques répondent des œuvres qui, destinées d'abord à glorifier Dieu devant les hommes, ont marqué de façon ineffaçable notre civilisation. À Saint-Pierre de Rome répondent Saint-Basile de Moscou et Saint-Paul de Londres, mais on peut préférer à ces édifices grandioses les retables peints et dorés de nos plus modestes églises. De Piero della Francesca à Grünewald, de Caravage à Rembrandt, les peintres du Nord et du Sud entretiennent un constant dialogue religieux, même quand ils s'ignorent. Arnoul Gréban, Du Bartas, Torquato Tasso, Corneille, Milton s'essaient à dire en langage humain « de la foi du chrétien les mystères terribles⁷ ». On peut penser qu'ils y réussissent moins bien que les musiciens, quand ceux-ci s'appellent Palestrina et Schütz, Charpentier, Bach et Haendel.

Grande époque, assurément, de christianisation de la civilisation occidentale, l'époque « moderne » en prépare pourtant la sécularisation. Et cela par le succès même de ceux qui ont voulu rendre les chrétiens plus conscients et meilleurs. Car ils ont, ce faisant, mis en valeur des qualités humaines dont on découvrira peu à peu qu'elles peuvent parfaitement être cultivées sans référence aux dogmes du christianisme, voire mieux, alors qu'on constate que ceux-ci ne semblent mener qu'à d'incessantes disputes et à des luttes fratricides. En outre, l'humanité est engagée, depuis la Renaissance, dans une aventure intellectuelle qui, dès le xvii^e siècle, lance la connaissance scientifique bien au-delà de ce qu'avaient conçu les Anciens. Bien qu'elle se situe en principe sur un plan différent de celui de la foi, la science moderne ne peut s'affirmer sans qu'apparaissent des conflits. Au milieu du xviii^e siècle, le christianisme ne pourra plus éluder des questions qui, en réalité, étaient apparues plus de deux siècles auparavant.

7. BOILEAU, *Art poétique* (1674), chant III.

PREMIÈRE PARTIE

Des Églises ébranlées

Introduction

par Marc VENARD

Le milieu du xv^e siècle est pour la chrétienté, un moment crucial. À l'est, Constantinople, capitale de la chrétienté de rite grec, tombe sous la domination ottomane. Cet événement de 1453, qui figure en bonne place dans toutes les chronologies — certains ont voulu y voir le terme du Moyen Âge — n'était pourtant que l'aboutissement prévisible et annoncé d'un long processus. L'union des Églises d'Orient et d'Occident, proclamée quatorze ans plus tôt à Florence, n'y avait rien pu changer, à la fois parce que beaucoup de Grecs la refusaient ou ne s'y étaient résignés qu'à contre-cœur, et parce que les Latins ne se sentirent pas réellement concernés pour autant par le sort de la seconde Rome. Rares sont ceux qui, comme Enea Silvio Piccolomini, considérèrent la chute de Constantinople comme une honte pour la chrétienté et pour ses chefs : « Vains noms, écrit-il, têtes peintes, que ce pape et cet empereur ; chaque cité a son roi, et il y a autant de princes que de demeures¹. »

Or, la poussée turque est loin d'avoir atteint son terme. Au début du xvi^e siècle, elle gagne encore toute la Méditerranée orientale, de la Syrie à l'Égypte, et chasse de Rhodes les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. En même temps, elle s'exerce sur le Danube, où Belgrade tombe en 1521. Cinq ans plus tard, la victoire de Mohacs livre aux Turcs toute la plaine de Hongrie, et en 1529 ils seront devant Vienne. Ils ne réussiront pas à la prendre, et cet échec marquera, pour plus d'un siècle et demi, la frontière entre chrétienté et islam en Europe centrale.

Assujéti pour longtemps à un empire musulman, si tolérant soit-il, le patriarcat de Constantinople n'est plus en mesure d'exercer son autorité et son rayonnement antérieurs sur l'orthodoxie. La principale bénéficiaire de cet effacement, c'est l'Église de Moscou, qui, répondant aux ambitions du grand-prince Ivan III, évolue peu à peu vers l'indépendance, en même temps qu'elle affirme sa prépondérance en Europe orientale. À l'horizon se profile le moment où l'érection de Moscou en patriarcat fera d'elle l'héritière de Constantinople, la troisième Rome.

Contrastant avec le sort de Constantinople, Rome a retrouvé son statut — et bientôt son éclat — de capitale de la chrétienté occidentale. La papauté, définitivement

1. Cité par Ph. BRAUNSTEIN, « Confins italiens de l'Empire : nations frontières et sensibilité européenne dans la seconde moitié du xv^e siècle », dans *La Conscience européenne au xv^e et au xvi^e siècles* (colloque de Paris 1980), Paris, 1982, p. 48.

victorieuse du mouvement conciliariste, s'y affirme avec une autorité renouée. L'afflux des pèlerins pour le jubilé de 1450 atteste que le peuple chrétien identifie sans hésiter la cité des papes à la Ville des saints apôtres Pierre et Paul. Et, en 1452, l'empereur Frédéric vient s'y faire couronner par le pape, conformément à la tradition séculaire.

Pourquoi, alors, notre Piccolomini se plaint-il que la chrétienté n'ait pas de tête à qui tous acceptent d'obéir ? Parce que, comme il le dit, les rois, les princes et les cités ont pris, surtout depuis le Grand Schisme, le goût de l'indépendance et l'habitude de ne reconnaître au pape — pour ne pas parler de l'empereur — qu'une autorité limitée et négociée². Les grands royaumes unifiés, la France, l'Angleterre, la Castille, évoluent vers des formes diverses de particularisme ecclésiastique et de soumission du religieux au politique. La papauté ne peut plus autant compter sur les recettes que lui assurait le système complexe de juridiction et de fiscalité élaboré en Avignon. Il lui faut ou en trouver d'autres, ou renforcer la pression sur les parties de la chrétienté qui, telle l'Allemagne, ne sont pas aussi bien protégées par leurs pouvoirs temporels.

Parmi les conséquences de cette évolution, deux se révèlent particulièrement lourdes. La première, c'est un repli de la papauté sur l'Italie. Pour vivre, le Saint-Siège doit compter de plus en plus sur les ressources de l'État pontifical enfin pacifié, et qu'on s'efforce de mettre le mieux possible en valeur : de ce point de vue, la découverte des mines d'alun de Tolfa a pu apparaître comme providentielle. Mais la rançon de cette politique de prince territorial, c'est l'implication de plus en plus étroite de la papauté dans les affaires politiques de la péninsule. Les meilleurs papes y perdent une partie de leur prestige ; les autres font figure de chefs dynastiques cherchant à créer quelque principauté pour leurs neveux. D'autant que le siège de saint Pierre n'est plus occupé, à la seule exception d'Adrien VI (qui a régné moins de deux ans), que par des Italiens ou par des Espagnols italianisés.

L'autre conséquence majeure du statut de la papauté restaurée, c'est que bon nombre des pratiques qu'elle est amenée à inaugurer ou à développer pour subsister sont aussitôt dénoncées comme des abus. Cela vient ainsi alimenter encore davantage le concert de plaintes qui monte de toute part, depuis un bon siècle, en réclamant sur tous les tons une réforme de l'Église « dans la tête et dans les membres ». Or il est tellement plus facile de dénoncer les défauts de la tête — défauts qu'il n'est pas question ici de nier — que ceux des membres. En réalité, comme nous le verrons, cette réforme est à l'œuvre, tâtonnante, hésitante, souvent maladroite ou mal adaptée aux besoins réels. Au point qu'on peut légitimement se demander si ce ne sont pas ces tentatives réformatrices — et plus encore les discours qui les accompagnent — qui rendent intolérables des « abus » dont la chrétienté s'était longtemps accommodée.

Des Églises ébranlées ; une papauté restaurée : les deux titres pourraient sembler contradictoires. En fait, l'œuvre à réaliser pour maintenir la stabilité et l'unité de l'Église, même à ne considérer que l'Occident, dépasse sans doute les possibilités

2. *Ibid.*

d'action et la conscience qu'en ont les papes de ce tournant des xv^e et xvi^e siècles. À preuve, le concile de Latran V, réuni par Jules II et conclu par Léon X, qui, après avoir suscité de grands espoirs, ne devait laisser dans l'histoire qu'un souvenir fort vague et une impression d'échec.